

PHILOSOPHIE

Le début de la **sagesse** est dans la cave

Tout petit, François Gachoud s'est retrouvé en punition à la cave. Il en a fait le point de départ d'une méditation vertigineuse sur le pourquoi de la vie et du monde.



François Gachoud est partisan du vertige thérapeutique.

François Gachoud est à l'âge où l'on jette volontiers un coup d'œil derrière soi. A 70 ans, il a vu passer quelque 3'000 élèves dans ses classes de philo au Collège du Sud de Bulle et il a gravi nombre de sommets. «J'ai jamais les pentes fortes et le ski de couloir», dit cet alpiniste chevronné, mais assagi. Il a livré le fruit de ses expériences dans un livre paru en 2007, *Sagesse de la montagne*. Il a aussi été prêtre et dominicain avant de se marier, un parcours qu'il raconte dans un livre récemment paru, *Prêtres et après?* (Saint-Augustin).

Mais quand il remonte très loin dans son enfance, c'est un autre souvenir qui resurgit: «Je devais avoir cinq ans

quand mes parents m'ont enfermé dans la cave. Je ne sais plus quelle bêtise j'avais commise. Ce jour-là, j'ai découvert l'angoisse du néant. C'était beaucoup plus que la peur du noir: tout gosse, je découvrais que ma petite vie pouvait disparaître totalement, se liquéfier, basculer dans le vide».

LES GRANDS AUTEURS

En a-t-il voulu à ses parents? «Non, parce que je n'avais pas le sentiment que c'était immérité. Je me souviens plutôt de la disproportion énorme entre une petite punition et la possibilité vertigineuse de disparaître. Ce jour-là, j'ai vécu un ébranlement pro-

fond qui fut le début de ma quête philosophique: pourquoi suis-je là? Et si l'univers n'avait pas existé? Et que vais-je faire de ma vie?».

Ces questions primordiales, François Gachoud les a développées en quinze chapitres introduits par une citation ou un souvenir: le vertige du doute, du désir, de la liberté, du temps, du mal, etc. Jusqu'au dernier, celui de la foi. Le vertige étant compris non pas comme la paralysie provoquée par la peur du vide, mais comme un questionnement radical qui arrache au train-train quotidien et impose la réflexion. «C'est un ver-

tige thérapeutique», dit l'auteur en citant Maurice Clavel: «Nous sommes nés en bordure d'abîme et nous ne pouvons nommer que cette bordure».

PASSAGES TECHNIQUES

De Platon à Nietzsche, les grands auteurs lui tiennent compagnie sans que cela fasse de son livre un manuel de philosophie, mais sans facilité non plus: il y a des «passages techniques», comme on dit en montagne, qui demandent un peu d'entraînement. Mais un des mérites de l'auteur est de mettre le lecteur en situation d'interroger sa propre expérience. Chacun a une cave dans sa vie.

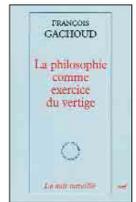
«La philosophie est un art de vivre, pas le moyen de tout expliquer, poursuit le vieux professeur. A la suite de Socrate, elle nous invite à chercher le meilleur de soi et des autres. Et il n'y a pas de réponses-recettes.» Même pas Dieu, dit celui qui se définit comme croyant: «La foi n'est pas une démonstration scientifique. C'est une relation entre deux sujets vivants où le premier dit au second: 'Je te fais confiance, je crois en la vérité de ce que tu me dis'. Un peu comme le petit enfant se jette dans les bras de sa mère en lui faisant totalement confiance. Ce qui n'empêche pas notre raison ensuite de chercher les signes de cet amour».

A 70 ans, le philosophe a-t-il trouvé la réponse aux cris angoissés du

petit enfant qu'il était, dans le noir? «Ce que j'ai appris, c'est la vie qui me l'a enseigné plus qu'un savoir théorique.

Elle m'a appris à mieux apprécier ce que j'ai reçu des autres et à être plus attentif à eux. C'est ce que j'appelle la sagesse de l'amour. Une sagesse bien plus précieuse que les savoirs et tout ce qu'on croit posséder.»

Patrice Favre



François Gachoud, *La philosophie comme exercice du vertige*, Paris, Cerf, 150 pages.

«C'était beaucoup plus que la peur du noir.»



ESSAI

François Gachoud

La philosophie comme exercice du vertige

Cerf, 150 p.

★★★★

Le texte du Fribourgeois François Gachoud a les défauts de ses qualités. L'essai se livre comme

une suite en quinze mouvements et autant de réflexions sur des axes majeurs de l'homme se pensant, vus à travers le prisme du vertige («Vertige d'exister», «Vertige de connaître», «Vertige d'aimer», etc.). A force, la contrainte se fait presque astreinte: il faut payer son dû au mot d'ordre vertigineux, et le répéter encore et encore. Souci (peut-être) excessif de clarté, car les évocations de François Gachoud sont assez ensoleillées et alertes pour se passer de cette béquille.

De fait, et mis à part ce détail formel, on a ici un parcours riche en enseignement(s) d'une grande île à l'autre de l'archipel philosophique. François Gachoud a une conscience aigüe de la longue histoire de sa discipline, et il est surtout au bénéfice des trois dons né-

cessaires à faire de son œuvre un livre de passeur: un esprit de synthèse abouti, un instinct pédagogique sans faille et une habileté proche de celle du conteur lorsqu'il s'agit de rendre sens aux concepts.

On fait ainsi face à de très belles pages, principalement lorsque l'auteur s'aventure sur des chemins qui pourraient être propices aux apories: avec lui, le temps, la physique quantique et même la mort deviennent d'étonnants terrains de jeu de l'esprit.

Philippe Simon

>> Consultez les critiques littéraires sur Internet

www.letemps.ch/livres

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez nos et l'utilisation de cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêts et vous permettre l'utilisation de boutons de partages sociaux. .

"La Philosophie comme exercice du vertige", de François Gachoud : vertige de la philo

La démarche de l'auteur consiste toujours à vivre la pensée de manière incarnée, en promeneur de l'extrême.

LE MONDE DES LIVRES | 03.03.2011 à 09h35 • Mis à jour le 03.03.2011 à 09h35 | Par Roger-Pol Droit

Il y a bien des points communs entre courses en montagne et vraies réflexions philosophiques : l'air surprend, trop vif ou trop subtil, le paysage se découvre différemment, les perspectives se modifient. Surtout, le vertige guette. A chaque détour du chemin. Mais ce n'est pas un malaise qui paralyse. Plutôt un basculement qui porte à [continuer](#), à [insister](#) et [progresser](#). C'est ce que met en lumière, dans un court et remarquable essai, l'écrivain [suisse](#) François Gachoud, philosophe et alpiniste.

Ce n'est évidemment pas un hasard si, après *Sagesse de la montagne, une expérience intérieure* (Editions Saint Augustin, 2007), le même auteur publie *La Philosophie comme exercice du vertige*. Sa démarche consiste toujours à [vivre](#) la pensée de manière incarnée, en promeneur de l'extrême. Le vertige dont il parle, c'est celui qui saisit chacun de nous quand il constate que rien n'assure nos raisonnements ni ne consolide définitivement nos savoirs. Ce vertige est, pour la philosophie originaire, ineffaçable et toujours recommencé.

On aurait donc tort de [dire](#), trop simplement, que la philosophie naît de l'étonnement. Celui-ci n'est pas premier, il n'est que la conséquence du vertige qui chaque fois nous étreint quand nous tentons d'[approcher](#) ces mystères sans fond que sont l'existence, le doute, la connaissance, la recherche du bonheur, le sens de l'infini, le temps et l'éternité, ou bien encore le mal, la beauté ou la mort. Chacun de ses thèmes, et quelques autres, donne à François Gachoud l'occasion d'[inciter](#) le lecteur à [marcher](#) dans sa tête en savourant, si l'on ose dire, la proximité des abîmes.

Ce guide pour promenades intérieures est à [recommander](#) comme initiation pratique à la philosophie, originale et simple. Toute sa vie, François Gachoud a enseigné la philosophie, et l'écrivain se double d'un pédagogue au [style](#) limpide. Ici, quand on rencontre en chemin Aristote ou Sartre, Montaigne ou Pascal, Augustin ou Arendt, et bien d'autres, c'est pour les [saluer](#) sans façons, comme quand on se croise, sac au dos, sur les sentiers d'altitude. Car la vraie vertu de Gachoud, quel que soit le vertige - potentiel infini du désir humain ou paradoxes de la [physique](#) quantique - réside dans cette forme de naïveté non feinte qui signale les arpenteurs de questions. C'est pourquoi, au lieu de [craindre](#) le vertige, on apprendra ici à le [rechercher](#), comme ce malaise essentiel qui nous rend le plus fondamentalement humains.

Le vertige suprême, présent dans tous les autres, est évidemment celui de l'ignorance, de notre impuissance radicale face à l'inconnaissable. Car "*ce que nous savons, ce que nous pouvons et pourrions encore [savoir](#) est si peu de chose comparé à l'océan de l'inconnaissable*" que nous ne serons jamais totalement en paix. Mais ce vertige central, impossible à [supprimer](#), n'est pas un irrémédiable malheur. Au contraire, il est ce qui fait [persister](#) dans la quête, ce qui incite à [reprendre](#) le souffle, le sac et le chemin. Question d'oreille interne.

LA PHILOSOPHIE COMME EXERCICE DU VERTIGE de François Gachoud. Cerf, "La nuit surveillée", 160 p., 18 €.

Quand la philosophie donne le vertige

ESSAI. François Gachoud énumère et détaille les questions vertigineuses qui se posent à chaque homme, qu'il soit philosophe ou pas.

JÉRÔME GACHET

François Gachoud est un montagnard. A 70 ans, après une carrière dans l'enseignement de la philosophie, il escalade les sommets de la région avec la même constance. Une passion qui avait donné lieu, en 2007, à *Sagesse de la montagne*. Dans *La philosophie comme exercice du vertige*, le Bullois s'attaque cette fois-ci aux vertiges, à toutes ces questions qui, sans prévenir, secouent durablement l'être humain. Un essai court et didactique qui aborde les fondements de la philosophie.



François Gachoud: «Le propre d'un vertige est de déstabiliser. Mais cela peut aussi nous arracher à une existence superficielle, faite de conventions et de routine.» ARCH-C. HAYMOZ

Qu'entendez-vous par vertige ?

C'est une sorte d'ébranlement de tout l'être devant le pourquoi de vivre, d'exister, d'être libre, du mal, de la mort, etc. Il s'agit d'un sentiment original fort qui a quelque chose d'indefinissable. Quand on le ressent, la raison perd pied.

Quel a été votre premier vertige ?

Quand j'avais quatre ans, mon père m'avait enfermé à la cave pour me punir. Dans ce noir qui, à cet âge, paraissait absolu, j'ai éprouvé le sentiment absolument vertigineux du néant. J'étais bien trop petit pour mettre des mots là-dessus, mais j'ai tout d'un coup ressenti que mon existence pouvait se dissoudre, qu'elle pouvait basculer dans rien. Il ne s'agissait pas de la mort, mais de quitter mon être, de le perdre. Cela m'a fortement marqué.

Et quel est le vertige qui vous a poussé à être philosophe ?

Dernière toutes les questions qui surgissent, une d'elles s'avère forcément décisive au point de conditionner toutes les autres: la question du pourquoi à propos de l'existence. On pense à tort qu'il y a des choses qui vont de soi. Que vous et moi soyons là, face à face, lors de cet entretien est une évidence. Ce qui ne l'est pas, c'est la raison même de nos existences respectives et uniques.

Votre vertige le plus inquiétant ?

Celui de l'angoisse, mais à ne pas confondre avec la peur. Car si on peut avoir peur d'un accident, de rater un avion, de rencontrer quelqu'un qui nous en veut, l'angoisse a quelque chose de plus fondamental. Au fond, c'est ne pas pouvoir trouver sa place dans l'existence. L'autisme est épouvantable à cet égard parce que l'enfant ne peut pas sortir de lui, coupé des autres et ayant le sentiment de ne jamais avoir été aimé. Il n'est plus dans le circuit des relations, comme pris dans un étai.

Le vertige le plus puissant ?

Je dirais celui de la liberté. C'est le privilège de l'homme qui, au lieu d'être limité par les déterminismes biologiques de la nature, de l'espace et du temps, a la tâche de s'inventer lui-même un but, de donner un sens à sa vie. Un prodigieux défi.

Au moment de quitter ce monde, est-ce le vertige de la mort que vous allez ressentir ?

Je ne le pense pas. Je conçois ce passage comme une naissance à l'inconnu. Si on m'avait demandé, quand j'étais

dans le ventre de ma mère, si j'avais envie de sortir, j'aurais certainement répondu – si j'avais pu – non, je veux rester. Parce que je me suis senti si bien pendant neuf mois, nourri, protégé, dans la chaleur de l'affection de ma mère. Au moment de sa naissance, l'être humain doit mourir à sa mère et doit inventer sa trajectoire.

Quand je mourrai, je devrai quitter mon milieu de vie, le milieu terrestre dans lequel j'ai eu la chance de bien me sentir. Je vais m'en aller vers l'inconnu, parce que même si je suis croyant, je n'ai pas rencontré Dieu en face. Je n'irai pas jusqu'à dire que je mourrai serinement comme Socrate, mais avec la certitude d'une merveilleuse aventure à venir. Sans, bien sûr, savoir comment ça va se passer.

Ne pensez-vous pas que seuls les philosophes se posent ces questions ?

Oui et non. Le philosophe professionnel gravite en effet toujours dans cet environnement, il est là pour approfondir les choses. Dans ce livre, j'ai voulu rassembler tout ce qu'il y a de plus précieux, de plus expérimental autour de toutes ces questions afin de les rendre

accessibles à tous. Le livre est d'ailleurs construit comme une mosaïque en quinze thèmes (exister, vivre, aimer, connaître, la mort, la dignité, l'angoisse, le mal, etc). Un jour ou l'autre, ces questions surgissent à l'esprit de chacun.

Dans les circonstances de la vie, nous sommes tous concernés, à un moment donné, par l'amour, par le sens de la vie, la souffrance, le mal, le fait de croire ou de ne pas croire, le désir, la connaissance, la beauté, etc. Et n'oublions pas qu'on ne comprend bien que ce que nous expérimentons un jour nous-mêmes. Qui n'a pas été interpellé par la mort? Cette question est même plus forte au moment où nous vivons que lors du bref moment du passage.

Comment apprivoise-t-on ces vertiges ?

Le propre d'un vertige est de déstabiliser. Mais cela peut aussi nous arracher à une existence superficielle, faite de conventions et de routine. On peut cheminer avec ces questions, remodeler nos choix, rebondir. Cela peut être une occasion de progresser et d'avancer. ■

François Gachoud, *La philosophie comme exercice du vertige*, Paris, Editions du Cerf, La nuit surveillée, 150 pages

